

« À l'aller, j'étais en costume, bien sapé, et au retour j'étais en tapettes avec un pantalon troué »

Je m'appelle Souleymane Congo, je suis né le 1^{er} janvier 1976 à Ouagadougou. Actuellement je suis marié, j'ai trois enfants.

Je suis parti en Europe en 1999. J'ai fait la Belgique, j'y suis resté pendant six mois, ça n'allait pas, je suis allé en Allemagne. J'y suis resté deux ans, et ça n'allait toujours pas. Alors je suis allé aux Pays-Bas et c'est de là-bas que j'ai été rapatrié.



La vie n'était pas facile. En tant que sans-papiers, je devais me cacher pour travailler. On nous interdisait de travailler sans papiers, mais on ne nous donnait pas les papiers non plus. J'étais donc obligé de me cacher pour travailler. Dans ces conditions, non seulement tu es mal payé et quand on t'attrape, tu tous les problèmes du monde. Avant de sortir du pays, j'avais pris des crédits à gauche et à droite et il me fallait travailler pour rembourser tout ça.

Défis Sud: Pourquoi et comment êtes-vous allé en Europe?

Souleymane Congo: En toute sincérité, contrairement à d'autres personnes, je peux dire que ça allait chez moi quand j'étais ici. Juste quand j'ai quitté l'école, je me suis lancé dans le commerce. J'ai commencé comme ramasseur de bouteilles dans un bar à Ouagadougou. C'est là-bas j'ai appris à gérer une caisse et après cette expérience je me suis lancé dans la vente des médicaments de rue. Je n'avais rien d'autre, donc il fallait commencer avec quelque chose. Petit à petit j'étais devenu l'un plus gros vendeur mais vu que c'était des produits dont la vente était interdite, par moments, on me prenait et c'était la prison. À peine sorti, je recommençais, c'était comme ça. J'ai fini par me résoudre à laisser tomber ce commerce illicite pour me lancer dans la vente des matériaux de construction. J'ai ouvert une quincaillerie. C'est dans cette boutique, en causant avec des amis que j'ai appris qu'avec le peu de moyens que j'avais, si j'arrivais à obtenir un visa pour l'Europe, ma situation allait être meilleure. J'ai rencontré un monsieur qui m'a montré les démarches à faire pour obtenir le visa. C'est ainsi que tout a commencé. Sinon l'Europe ce n'était pas du tout quelque chose dont je rêvais. Parce que non seulement je n'avais pas les ressources mais je n'imaginai pas que ça puisse être à ma portée. J'ai déposé ma demande de visa et, dieu merci, je l'ai obtenu. Il y avait une foire à Liège, je me suis inscrit à cette foire et c'est pour participer à cette foire qu'on m'a délivré un visa de courte durée. J'ai payé mes produits ici et je suis parti pour la foire. Sincèrement à cette foire, j'avais bien vendu mes produits. Puis après la foire, j'ai abandonné le reste de mes effets et j'ai disparu dans la nature. J'étais jeune et je n'avais pas vraiment l'esprit ouvert. Ça aurait été aujourd'hui, j'allais revenir et tenter de repartir

régulièrement pour une plus longue durée. Mais je n'avais pas cette idée en tête. La seule idée qui m'occupait, c'était de m'enfuir, une fois arrivé en Europe.

DS: Qu'est-ce qui a été le plus difficile pour vous une fois que vous êtes tombé dans la clandestinité?

S.C.: Travailler. La chose la plus difficile, c'était de pouvoir travailler. Sans papiers, je vivais dans la peur, que ça soit à la maison ou au boulot. C'était la peur permanente. Il suffisait qu'une nouvelle tête se présente et mon cœur battait déjà, je m'attendais à être rapatrié à tout moment. Sans papiers, on n'a rien du tout. Pas de congé, pas d'horaire fixe de travail. On nous disait où et quand travailler, c'est tout. C'était ce que les Allemands appelaient «nega arbeit», le travail de nègre. On le faisait parce qu'on n'avait pas le choix.

En Allemagne, j'avais demandé l'asile politique, donc les autorités savaient où je vivais. Il y avait trop de contrôles en Allemagne, tu ne pouvais pas te cacher pendant longtemps «sans papiers». C'est pourquoi j'étais obligé de demander l'asile politique. Mais au lieu de m'accorder l'asile, chaque mois on m'envoyait des lettres pour me demander de quitter le pays, parfois c'était des menaces de rapatriement. Mais moi, je ne pouvais pas me permettre d'être rapatrié parce que je m'étais endetté pour venir en Europe. Il fallait que je quitte l'Allemagne. Je suis allé aux Pays-Bas. Là-bas j'étais un peu couvert parce qu'il y avait plus de noirs, notamment des Surinamiens. Je circulais un peu plus librement. Mais pour travailler, dès qu'on découvre que l'on est un «sans-papier», ça devient une exploitation. On lavait les toilettes, et on faisait tous les boulots que les gens en règle ne voudraient pas faire. Je me rappelle une fois, il y a une personne qui est entrée dans les toilettes et a fait ses besoins directement sur

« On nous disait où et quand travailler, c'est tout. C'était ce que les Allemands appelaient «nega arbeit», le travail de nègre. »

« Quand je suis rentré, j'étais la risée de tout le monde. Plus personne dans mon entourage n'avait le moindre respect pour moi. »

le sol, puis m'a demandé de nettoyer. Je lui ai demandé si lui il accepterait laver une telle chose, il m'a répondu que non, mais que lui, ce n'était pas moi. Je lui ai dit: «Si je le fais, c'est parce que je suis un «sans-papiers», sinon même chez moi je ne ferais pas un tel boulot. Mais compte tenu de ma situation, je suis obligé d'accepter.»

J'étais dans un hôtel en train de laver les toilettes quand des policiers sont venus me prendre. Ils m'ont demandé mes papiers, je leur ai dit que je n'en avais pas. Ils m'ont emmené au poste. Je savais à ce moment que je n'allais plus échapper au rapatriement. Ils m'ont mis en prison pendant trois mois. C'est au bout de ces trois mois qu'on m'a jugé. Et la sentence était: deux ans de prison ou le rapatriement. C'est là que j'ai dit: non je préfère être rapatrié. Vu que le Burkina n'a pas d'ambassade aux Pays-Bas, ils m'ont trébuché en Belgique où j'ai obtenu un laissez-passer. Et même avec ce laissez-passer, ils m'ont enfermé pendant presque deux mois. Ils me forçaient à dénoncer d'autres «sans-papiers» et je n'ai pas cédé. Après, ils m'ont demandé de repartir où je vivais pour ramasser «mes effets», j'ai dit non, que ce n'était pas la peine. Je ne sais pas si c'est ce refus qui les a énervé pour qu'ils me garde encore en prison malgré mon laissez-passer. Il a fallu que je leur dise que si dans un délai de 72 heures je n'étais pas rapatrié, j'allais me suicider. Je crois que ces menaces leur ont fait peur et le lendemain ils m'ont mis dans un avion pour une destination inconnue. J'ai passé presque trois jours sans manger. Ils m'ont fait sortir de la prison très tôt le matin pour m'amener à l'aéroport. On a attendu une journée entière à l'aéroport et lorsque finalement, ils m'ont fait embarquer dans un avion, je me suis rendu compte que sa destination était le Ghana. Je n'avais pas un seul centime en poche. Arrivé à Accra, j'ai dû passer un jour à l'aéroport pour pouvoir prendre un vol pour rentrer au Burkina. Quand je suis parti en Europe, j'espérais y devenir riche, mais je suis rentré encore plus pauvre que je ne l'étais. À l'aller, j'étais en costume, bien sapé, et au retour, en 2004, j'étais en tapettes avec un pantalon troué.

DS: Comment c'était moralement pour vous, le fait d'être revenu dans ces conditions difficiles ?

Au tout début, c'était la honte. Je suis parti dans l'espoir de m'enrichir et je suis revenu bredouille, c'est une honte. Mais d'un autre côté, j'étais soulagé de ne plus vivre dans la

peur. C'est un peu comme si j'avais retrouvé, d'un autre côté, une dignité.

DS: Où avez-vous trouvé la force de vous relever de cette épreuve ?

S.C.: Ça n'a pas été facile, mais je n'ai jamais perdu espoir. Quand je suis rentré, j'étais la risée de tout le monde. Plus personne dans mon entourage n'avait le moindre respect pour moi. J'étais tout le temps montré du doigt, raillé, traité de vaurien. J'ai dû accepter tout cela. Mais toutes ces personnes qui m'injuriaient n'aimeraient pas que je leur rappelle cela aujourd'hui, ce sont eux qui sont maintenant couverts de honte. J'ai passé près de quatre ans à ne rien faire. J'ai erré pendant quatre ans. Mes amis avec qui j'étais en Europe avaient aussi coupé tout contact avec moi. Lorsqu'ils ont appris que j'étais à nouveau dans le commerce et que ça allait petit à petit, beaucoup m'ont contacté pour voir comment ça se passait parce qu'ils souhaitaient aussi rentrer, mais ils ne savaient pas quoi faire une fois rentrés. Je leur ai dit: «Moi c'est ici que se trouve ma chance, je ne peux pas vous dire de rentrer ou de rester, c'est à chacun de faire son choix.»

Aujourd'hui je ne regrette pas d'être rentré parce que j'ai pu me reconstruire. Je me suis lancé dans un commerce de téléphones portables, d'ordinateurs et d'accessoires. Je pars à Dubaï et en Chine où je me ravitaille. Je ne peux pas dire que je gagne beaucoup, mais j'arrive à nourrir ma petite famille. J'emploie deux personnes mariées. Avec mon commerce, on arrive à nourrir près de quinze personnes.

DS: Est-ce que votre séjour difficile en Europe vous a aidé à vous reconstruire ici ?

Je peux dire que ça m'a aidé parce que cela a été une expérience pour moi. J'ai pu comprendre combien la vie est précieuse et agréable ici. J'avais envie de m'en sortir ici. Vu mon expérience, je vous assure que pour moi la vie est bien mieux ici qu'en Europe. Ici avec le minimum qu'on a, on peut vivre bien. Ce que j'ai vécu, je ne le souhaite pas même à mon pire ennemi. La liberté n'a pas de prix. Et ici je suis vraiment libre et pour moi cela compte beaucoup. Aujourd'hui, je peux prendre l'avion à tout moment. Je pars en Chine, à Dubaï, aux États-Unis. Alors que j'étais rentré bredouille. C'est la preuve qu'après l'Europe, on peut encore se reconstruire ici. ♦

Propos recueillis par Inoussa Maiga